Géographie culturelle des oeuvres missionnaires dans les hautes terres centrales et développement régional de Madagascar au début du XXe siècle

Gil Dany Randriamasitiana

▶ **To cite this version:**

Gil Dany Randriamasitiana. Géographie culturelle des oeuvres missionnaires dans les hautes terres centrales et développement régional de Madagascar au début du XXe siècle. Revue historique de l'océan Indien, 2005, Dynamiques dans et entre les îles du Sud-Ouest de l'océan Indien : XVIIe-XXe siècle, 01, pp.32-45. hal-03412300

HAL Id: hal-03412300

https://hal.univ-reunion.fr/hal-03412300

Submitted on 3 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Géographie culturelle des œuvres missionnaires dans les hautes terres centrales et développement régional de Madagascar au début du XXe siècle

Gil Dany Randriamasitiana
Université d'Antananarivo

INTRODUCTION

La charge sémantique du terme « mission » renferme des sèmes quasi identiques chez les islamistes et les chrétiens. Pour les premiers, ce mot renvoie à l'action de convertir, de recruter pour soi, de faire des prosélytes (Baubérot, J., 1968 : 96)[1]. Pour les seconds, il s'agit d'annoncer l'Evangile, d'enseigner, d'éduquer, de sanctifier, de conduire dans la voie évangélique de la justice et de la charité (*idem*). Après la révolution de 1789, on assista à un foisonnement de sociétés et d'instituts missionnaires : pères du Saint-Esprit, Missions africaines de Lyon, envoi de religieux dans les pays d'outre – mer, etc. En 1911, Schmidlin, J. créa à Münster la science de la mission ou la missiologie (*ibidem*, p. 99).

Dès le XVIIe siècle, la partie méridionale de Madagascar recevait une mission extérieure[2] : 45 missionnaires allaient se succéder à Fort-Dauphin de 1648 à 1674. Décimés par le paludisme et continuellement harcelés par les autochtones, ils partirent avec tous les colons (Rakotondrabe, M. 1994 : 8-9)[3]. Notre étude porte essentiellement sur la deuxième vague de missionnaires, celle du XIXe siècle et se propose dans un premier temps de délimiter le cadre théorique à savoir la géographie culturelle, l'activité missionnaire, les repères conceptuels du changement social et de la sociologie du développement. Dans un second temps, nous expliquerons la genèse et la concentration spatiale des œuvres missionnaires dans les hautes terres centrales. Dans un troisième temps, nous analyserons les impacts socio-économiques de ce mode d'occupation spatiale, lequel a engendré des disparités régionales et un développement inégal au début du XXe siècle. Dans un quatrième et dernier temps, nous tenterons de dégager l'ambivalence des œuvres missionnaires.

***

I - CADRE THEORIQUE

Le cadre restreint de cet article ne nous permet pas de faire une revue de la littérature existante pour les références théoriques et les balises conceptuelles. Ainsi, nous n'utilisons que celles qui se rapportent directement à nos préoccupations.

---

1. J. Baubérot, (1968) art. « Missions », in *Encyclopedia Universalis*, Paris, p. 93-103.
2. Mission effectuée dans les nations globalement regardées comme non chrétiennes.
3. M. Rakotondrabe, (1994), « Les premiers catéchismes en langue malgache (1657, 1785 et 1841) », *Recherches et documents* n° 918 du 23-08-1994, ISTP Antsiranana.

1 - Géographie culturelle

Vidal de la Blache, un des principaux représentants de l'école française, retrace les composantes d'une géographie de la transmission culturelle :

« *La géographie est la science des lieux et non des hommes, mais l'analyse des genres de vie montre comment l'élaboration des paysages reflète l'organisation sociale du travail...*

La culture est... ce qui s'interpose entre l'homme et le milieu et humanise les paysages. Mais c'est aussi une structure généralement stable de comportements qu'il importe de décrire et d'expliquer... Vidal de la Blache est très sensible au rôle des habitudes[4]*... le genre de vie a des dimensions sociales et idéologiques qui sont indissolublement liées à son aspect écologique.* » Claval, P. (1995 : 24)[5]

2 - Activité missionnaire

Baubérot, J. (*op. cit.* p. 97) définit les cinq axes majeurs de l'activité missionnaire :

– premièrement, l'activité missionnaire n'est pas une pédagogie du dehors ; en effet

«*... le missionnaire ne doit pas parler du dehors, à la façon d'un professeur ; il doit s'enfouir dans les profondeurs du tissu social, aller vers les pauvres – parce que le pauvre est « homme », rien de plus, sans pouvoir ni science, et rien de moins : il est le symbole de tout homme* » ;

– deuxièmement, le missionnaire doit avoir le sens de l'empathie[6] :

«*...il s'agit de dialoguer. La mission moderne n'est enseignement unilatéral mais effort pour une conversion mutuelle, tant des chrétiens que de leurs interlocuteurs* » ;

– troisièmement, le missionnaire est chargé de réaliser ce qu'on appelle en anglais la *conscience awareness* puisqu'

«*... il s'agit d'éveiller l'humain. C'est le problème actuel du développement et de la prise de conscience. Le développement est l'avancée vers l'optimum de l'être par la médiation de tous les avoirs – nourriture, habillement, connaissances, éducation - nécessaires pour chaque peuple et pour chaque personne, en un temps donné, en vue de cette avancée... Mais le problème n'est pas simple : l'accumulation des avoirs peut, aussi bien que la pénurie, entraîner le sous – développement de l'être* » ;

– quatrièmement, il doit inculquer le sens de l'amour chez son interlocuteur puisqu'il est tenu de

« *... promouvoir l'amour. Dans le nouveau Testament, en effet, les dix préceptes se ramènent à deux, amour de Dieu, amour du prochain et les deux se ramènent au second.* » ;

---

4. Il en va de même chez P. Bourdieu, mais ce dernier utilise plutôt le terme « habitus ».
5. P. Claval, (1995) *La géographie culturelle*, Nathan Université, Paris.
6. Voir J. Beaudichon, (1999) *La communication – Processus, formes et applications*, A. Colin, Paris, p. 143 ; G. Férréol, et al. (1991) *Dictionnaire de sociologie*, A. Colin, Paris, p. 78, etc.

– cinquièmement, le missionnaire, même s'il porte la croix et la bannière, doit être persévérant et combatif car il doit

«... *montrer comment la mission s'inscrit dans la Croix glorieuse du Christ, révélatrice de ce que Dieu est pour les hommes*».

3 - Théories du changement social et de la sociologie du développement

Les actions historiques, rassemblant ici les actions missionnaires et coloniales, s'intègrent dans le processus de transformations sociales. Nous abondons de ce fait dans le sens de Rocher, G. (1968 : 22-26)[7] lorsqu'il dit que le changement social est

«... *changement de structure qui résulte de l'action historique de certains acteurs ou de certains groupes à l'intérieur d'une collectivité donnée*».

Par ailleurs les éclairages foncièrement sociologiques du développement utilisent abondamment les concepts antinomiques tels que paramètres endogènes/exogènes (Balandier, G. 1971 : 78)[8], dépendances périphéries/centre (Samir Amin, 1973)[9] et/ou système – monde (Schuurman, 1993).[10]

II - GENESE ET CONCENTRATION DES ŒUVRES MISSIONNAIRES : LES CAUSES DE L'EVANGELISATION HOMOCENTRIQUE

L'histoire des lieux d'implantation des missionnaires nous apprend qu'il y a eu une forte concentration en Imerina et dans le Betsiléo[11]. La plus ancienne mission fut celle de la *London Missionary Society* (LMS). Fondée en 1795, elle arriva à Tamatave en 1818 ; David Jones et Thomas Bevan y diffusèrent la religion chrétienne puis ouvrirent la première école protestante de Madagascar à Manangareza. Après un séjour médical à l'île Maurice, Jones revient à Tamatave en 1820 en compagnie de Hastie. À la fin de cette même année, Jones ouvre la première école protestante d'Antananarivo[12]. Les voyages de Chardenaux, de Lesage et de Hastie ouvrirent les portes de Tananarive aux Européens[13]. Cet accès, il faut le rappeler, était interdit aux étrangers. Radama I décréta l'officialisation de la graphie latine et de la prononciation anglaise grâce au concours du déserteur français Robin et du révérend anglais Jones. Cette double prise en compte des acteurs français et anglais comporte une forte valeur symbolique liée à l'ouverture aux Européens. Après cette (pré)standardisation du malgache, les missionnaires anglais s'attèlent à la traduction de la Bible en malgache (1822-1835). La suspension de l'activité missionnaire et l'expulsion des étrangers ont eu lieu sous le règne de Ranavalona I (1828-1861) qui fut une fervente gardienne des traditions[14]. En stipu-

7. G. Rocher, (1968) *Introduction à la sociologie générale*, vol. 3, «Le changement social», Points, Paris.
8. G. Balandier, (1971) Sens et puissance. Dynamiques sociales, PUF, Paris.
9. S. Amin, (1973), *Le développement inégal*, Minuit, Paris. Cf. G. Rocher, *op. cit.* p. 238 : cette notion a été élaborée par Edward Shils, «Centre and Periphery», dans *The logic of personal knowledge. Essays presented to Michael Polanyi*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1961.
10. F. J. Schuurman, (1993) «Introduction : Development Theory, in the 1990's» in F. J. Schuurman ed, *Beyond the impasse. New directions in Development theory*, Zed Books, Documentation en ligne.
11. M. Esoavelomandroso, *L'évangélisation des pays Betsimisaraka à la fin du XIXe siècle*, ronéo, Département d'Histoire, FLSH, Université d'Antananarivo, p. 1, 4, 36. F. Raison – Jourde, *Le travail missionnaire sur les formes de la culture orale à Madagascar entre 1820 et 1885*, ronéo, Académie Nationale Malgache, Antananarivo, p. 22-23, etc.
12. M. Esoavelomandroso, *op. cit.*
13. E. Ralaimihoatra, (1969) *Histoire de Madagascar*, 2e édition, Société Malgache d'Edition, Antananarivo, p. 158.
14. E. Fagereng et M. Rakotomamonjy, (1963) *Tantaran'ny firenena Malagasy*, Edisiona Salohy, Antananarivo ; F. Randriamamonjy, (2001) *Tantaran'i Madagasikara isam-paritra*, TPFLM, Antananarivo, p. 516-517 ; E. Ralaimihoatra, (*op. cit.*, p. 168-169), etc.

lant la liberté religieuse et le droit d'établissement, le traité franco - malgache du 12 septembre 1862, qui a été signé sous le règne de Radama II (1861-1863), marque le libéralisme du roi éphémère, la reprise des activités missionnaires et le retour des Européens tels que Dupré, ambassadeur de France (26-07-1862), le général Johnstone, ambassadeur de Grande-Bretagne (18-08-1862), etc.

Plusieurs missions[15] s'installèrent à Tananarive : la Mission catholique en 1861, la Mission norvégienne en 1865, la Société des Amis en 1867. La société pour la propagation de l'Evangile arriva à Tananarive en 1870, c'est-à-dire sous le règne de Ranavalona II (1868-1883). Protestante et baptisée le 21 février 1869, la reine fit construire la même année le temple du palais, fit brûler les amulettes et érigea le presbytérianisme en religion d'État[16].

L'influence anglaise était patente à tel point que les missionnaires anglais avaient pu convaincre la reine d'instaurer les principes de l'enseignement obligatoire. Toutes les missions et notamment les missions protestantes ont vu leurs taux de scolarisation augmenter[17] dans leurs zones d'implantation respectives[18]. Toutefois le nombre des missionnaires exerçant dans les hautes terres centrales augmente de façon spectaculaire[19]. Cela dit, voyons maintenant les faits qui ont poussé les missionnaires à rester à Tananarive ou à la quitter.

1 - Causes externes

L'Imerina a été considéré par les Indépendants, les Jésuites et les Anglicans comme la « terre du pouvoir » (Raison-Jourde, F. *op. cit.* p. 22). Ainsi, ils ont été amenés à mettre en œuvre une stratégie commune car

« *Tous ont essayé de se faire accréditer auprès du pouvoir... Pour eux, il s'agit de convertir les chefs pour convertir le peuple, car la diffusion des différentes formes de christianisme adoptées par les gouvernants ne peut être que favorisée par leur exemple.* », M. Esoavelomandroso, *op. cit.*, p. 8.

Terre de l'insalubrité et de la fièvre, la région du Betsimisaraka a été minimisée par les missionnaires de la LMS. Certains y ont succombé (*idem*).

Outre ces argumentations politico-religieuse et climatique, d'autres missionnaires, en l'occurrence Mgr Cazet, évoquent « *le manque d'ouvriers apostoliques* », (*idem*). M. Esoavelomandroso cite la lettre envoyée par un officier mérina, Jérôme, en poste à Tamatave en 1893, à Mgr Cazet, dans laquelle l'expéditeur pose un problème de

15. E. Ralaimihoatra, *op. cit.*, p. 189, E. Fagereng et M. Rakotomamonjy, *op. cit.*, p. 61, etc.
16. E. Ralaimihoatra, idem, p. 185 ; P. De Lavaissière, (1884) *Histoire de Madagascar, ses habitants et ses missionnaires*, Tome 2, L. Victor, Lecoffre, Paris, p. 158-159 ; F. Randriamamonjy, (2001), *op. cit.* p. 541 ; J. Dina, (1996) « Ny niadohan'ny asa misiona loterana taty atsimon'i Madagasikara » *in Mélanges : le christianisme dans le Sud de Madagascar, 1846-1996*, p. 284, etc. M. Esoavelomandroso, *op. cit.* p. 28 : Les représentants de l'Eglise du Palais évangélisaient en provinces, en créant les temples – écoles jusque dans les moindres villages.
17. E. Fagereng et M. Rakotomamonjy, *idem* : écoles protestantes : 100 000 élèves, écoles catholiques : 25 000 élèves. P. Buchsenschutz, (1938) *La mission luthérienne à Madagascar*, ronéo, Tananarive, p. 7 : 30 000 écoliers en 1882. etc. Considérée comme une seconde forme de corvée (*fanompoana*), la population locale s'en méfiait au début. Les frictions entre les Français et les Anglais faisaient leur apparition.
18. Nous en reparlerons ultérieurement.
19. M. Esoavelomandroso, *op. cit.* p. 5 cite des statistiques fournies dans *Madagascar et le protestantisme français. Le passé, l'enquête, le devoir*, p. 118 : missionnaires LMS en 1894 à Tananarive : 18, dans le Betsileo : 8, dans l'Antsihanaka ; 3, dans le Sud-Est : 3

fond : est-ce que l'Eglise Romaine fait un choix parmi les hommes pour en faire ses enfants ? Est-ce seulement dans l'intérieur, au Nord et au Sud que doivent aller les missionnaires catholiques ? (*Ibidem* p. 7).

2 - Causes internes

La bipolarisation[20] apparente de la vie politico-religieuse (pôle protestant / anglais dominant et pôle catholique / français en quête d'extension), les guerres franco-malgaches en 1885 sur la côte Nord Ouest et en 1895[21], le droit aux propriétés foncières pour les étrangers vigoureusement condamné par Ranavalona III (1883-1896)[22], l'hostilité et le mépris de l'aristocratie hova à l'égard des non-nobles[23], les revendications françaises[24] en juin 1883 suite au refus du Premier ministre Rainilaiarivony, tous ces mobiles ont quelque peu modifié le choix des points d'ancrage des missionnaires étrangers. Pour la Mission catholique :

« *Le père Boudou considère que le temps est venu d'attaquer sans retard les campagnes, projet retardé par les circonstances défavorables depuis la mort de Radama II. C'est bien cette nouvelle donne... qui oblige les Jésuites à investir le monde rural à défaut de la capitale et ses élites et qui déclenche une vague de conversions parallèles à celle dont bénéficient les protestants* ». J-F Zorn, (1993), *op. cit.* p. 165.

La Mission Norvégienne, ayant fait face à des difficultés en 1870, se posa la question

« *... s'il ne valait pas mieux chercher loin de Tananarive un nouveau champ d'activité...* », P. Buchsenschutz, (1938 :13)[25].

Elle a alors mis le cap sur les côtes et le bas pays. Mais elle connut des résistances sur le Sud et la côte Ouest et

« *ce n'est qu'en 1889 que les missionnaires de la côte Ouest purent s'organiser administrativement comme dans l'intérieur* » (*idem*, p. 14)

Quant à la partie orientale, à Manambondro, au sud de Vangaindrano

« *Il n'y avait pas de garnison houve, on ne savait rien des Européens, les gens se sauvaient en voyant le missionnaire* » (*ibidem*).

En dépit des problèmes de climat (chaud et humide) et de santé (fièvre), l'abnégation des missionnaires portait ses fruits : évangélisation et scolarisation croissantes, résolution des barrières linguistiques, ouverture de stations, formation de formateurs (maîtres d'école), etc. (*idem*, p. 15). Hogstad, fondateur de la station de Fort-Dauphin et Tou, fondateur de Manasoa sur l'Onilahy travaillèrent au sein de la Mission norvégienne et décidèrent de s'allier avec

---

20. Randriamboavonjy Razoharinoro, (1970) *Soratra vavolombelon'ny tantara I. Ny fifandraisana tamin'ny vahiny hatramin'ny taona 1860 no mankany*. Arsivam-pirenena, Antananarivo, p. 94-95 ; P. De La Vaissière, *op. cit.* p. 227 ; J.-F. Zorn, (1993) *Le grand siècle d'une mission protestante. La mission de Paris de 1822 à 1914*, Karthala. Les Bergers et les Mages, Paris, p. 164, etc.
21. E. Ralaimihoatra, *op. cit.*, p. 200-203 ; E. Fagereng et M. Rakotomamonjy, *op.cit*, p. 64-66, etc.
22. Ralaimihoatra, E. ibidem, p. 195-196.
23. L'endogamie, la succession intra-caste au royaume... en sont les preuves.
24. J.F. Zorn, op.cit, p. 166 ; E. Fagereng et M. Rakotomamonjy, *op.cit*, p. 64, etc. : cession de Madagascar au nord du 16° parallèle – droit de propriété pour les Français- Indemnité d'un million pour les héritiers de Laborde.
25. P. Buchsenschutz, (1938) *La mission luthérienne à Madagascar*, Imprimerie Norvégienne, Tananarive.

– l'Eglise libre (*Free Church*), une des branches après la scission de l'Eglise norvégienne d'Amérique (stations de l'Onilahy et du Mahafaly à l'Ouest) ;

– et l'Eglise Unie *(United Church)*, laquelle a eu des stations chez les Tanosy et les Tandroy à l'Ouest (*idem*, p. 30 et Dina, J. *op. cit.*, p. 233). Il est vrai que l'Eglise luthérienne d'Amérique augmentait de façon significative les dons pour la Mission luthérienne du Sud malgache (Buchsenschutz, P, *op. cit.* p. 30) et que le travail missionnaire faisait des progrès mais le climat social et politico-religieux était loin d'être apaisé. La chute de Tananarive (30 septembre 1895) fut à l'origine de l'éveil du sentiment national et du mouvement *fahavalisme*[26] (Zorn, *op. cit.* p. 261) ou *tabataba* (Ralaimihoatra, E, *op. cit.* p. 204).

Les répressions religieuses et les entreprises pacificatrices qui ont été menées sous la houlette de Gallieni (1987 – 1905)[27] aboutirent au rétablissement progressif de la liberté religieuse, à l'engagement du dialogue entre Gallieni et les agents de la Mission de Londres[28].

Pour une meilleure localisation des sphères d'influence et des activités missionnaires, il est conseillé de lire Zorn, J-F, *op. cit*, p. 145 et De Lavaissiere, P, *op. cit.* p. 482 – 483.

III - PAYSAGE SOCIO-ECONOMIQUE : DISPARITES REGIONALES ET DEVELOPPEMENT INEGAL

1 - Travail éducatif, ecclésial, médical et artisanal à deux vitesses

a) Oeuvre scolaire

– Ecoles primaires

*** élèves :**

– L'Imerina comptait quelque 100 000 élèves (Ralaimihoatra, E, *op. cit.* p. 189) à la fin du XIXe siècle ;

– l'Imerina avait déjà 2 309 élèves en 1828 (Boiteau, P, 1982, p. 100[29] et Fagereng, E. et Rakotomamonjy, M., *op. cit.* p. 41) ;

– Mahanoro (Tamatave) avait 300 élèves en 1887 (Esoavelomandroso, M, *op. cit.*, p. 13) ;

– Tamatave avait 1 220 élèves de 1886 en 1893 (*ibidem*, p. 10) ;

---

26. P. Buchsenschutz, *op. cit.*, p. 30 : « *De 1897 à 1906 : sept missionnaires... succombèrent prématurément, six durent être rapatriés* » ; E. Ralaimihoatra, *op. cit*, p. 204 : « *Les insurgés massacrèrent la famille du missionnaire Johnson et incendièrent les bâtiments de la mission à Arivonimamo* » ; F. Raison – Jourde, (1991) *Bible et pouvoir à Madagascar au XIXe siècle : invention d'une identité chrétienne et constitution de l'État*, Karthala, Paris, p. 804 : en outre, le « *mythe du mpaka fo* » (littéralement voleurs de cœur, de l'âme), « *dévorant les forces vitales* », faisait tâche d'huile aussi bien en ville qu'en campagne.
27. E. Ralaimihoatra, *op. cit*, p. 209 – 228 ; U. Augagneur, 1920, *Erreurs et brutalités coloniales*, Ed. Montaigne, Paris.
28. J. F. Zorn, *op. cit*, p. 261.
29. P. Boiteau, (1982) *Contribution à l'histoire de la nation malgache*, Ed. Sociales, Paris, E. Fagereng et M. Rakotomamonjy, *op.cit.* p.74 ; F. Esoavelomandroso, (1976) « Langue, culture et colonisation à Madagascar : malgache et français dans l'enseignement officiel 1916 – 1940 » *Omaly sy Anio*, 3 – 4, p. 105 – 165. Ils donnent un aperçu sur les modes de fonctionnement et la structure des écoles pré-coloniales et coloniales.

– en 1895, les missions luthériennes avaient 37220 élèves (Buchsenschutz, P., *op. cit.* p. 26) ; elles en avaient 9993 en 1937 dans sa principale zone d'implantation, c'est-à-dire le Sud (*ibidem*, p. 34) ;

Tableau 1

Missions	Ecoles	Elèves inscrits	Elèves assidus	Capables de lire
LMS en Imerina	**588**	**60024**	**29954**	**14396**
FFMA	**125**	**14355**	**7400**	**2957**
LMS en Betsiléo	**204**	**20183**	**10000**	**8877**
NMS en Betsiléo	**207**	**35695**	**29952**	**13371**
LMS en Sihanaka	**31**	**2900**	**2038**	**1207**

Madagascar Times, n° 17, février 1885

*** écoles :**

– Tananarive avait déjà 204 écoles en 1828 (Randriamamonjy, F., *op. cit.*, p. 514) ;

– Les missions luthériennes n'en avaient que 146 en 1937, c'est-à-dire 109 ans plus tard (Buchsenschutz, P., *op. cit.* p. 34)

– À Fort-Dauphin, il y avait 20 écoles à la fin du XIXe siècle *(ibidem*, p. 31) ;

– L'Imamo, le Betsiléo et le Vonizongo avaient 14 écoles en 1828 (Boiteau, P., *op. cit.* p. 100)

*** maîtres :**

– l'Imerina en avait 44[30] en 1828 (idem) ;

– vers la fin du XIXe siècle, Fort-Dauphin avait 2 instituteurs français (Buchsenschutz, P, *op. cit.* p. 30 – 31).

De toute façon, la supériorité numérique des instituteurs et des écoliers d'origine Merina est incontestable, à preuve :

« *en 1928, 668 instituteurs malgaches sur 1098 sont Merina et dans les écoles excentriques, 1469 élèves sur un total de 2661 sont de cette même origine ethnique ou géographique* » (Esoavelomandroso, F, 1976, *op. cit.* p. 140).

b) Oeuvre religieuse

*** églises :**

– Pour le cas de Tamatave, il existait une multitude de temples-écoles dans les villages en signe de respect du royaume chrétien de Ranavalona II. Les temples et les écoles bien organisés étaient uniquement l'apanage des chefs-lieux[31] de gouvernement (Esoavelomandroso, M, *op. cit.* p. 24) ;

30. A. Latsaka, (1982 : 77) cité par R. Clignet, et B. Ernst, (1995), *L'école à Madagascar, Evaluation de la qualité de l'enseignement primaire public*, Karthala, Paris, p. 55 : Latsaka cite un autre chiffre pour la même époque en Imerina : 148 instituteurs.

31. *Ibidem*, p. 27 : les onze districts avaient chacun leur église. P. Boiteau, *op. cit.* p. 165 : en 1868, la LMS a construit 150 églises. F. Koerner, (1999) *Histoire de l'enseignement privé et officiel à Madagascar (1820-1995)*, l'Harmattan, Paris, p. 92 : nombre des églises catholiques en Imerina et en Betsileo : 681, en Vakinakaratra : 123 et en Régions côtières et Lac Alaotra : 12.

Tableau 2

Mission Luthérienne en 1937				
Mission Norvégienne			Missions américaines	
Intérieur	Ouest	Est	Fort-Dauphin NLCA	Onilahy, LBM
949	245	135	122	86

L'intérieur ou le centre rassemble les régions des Betsiléo, des Bara, de la Forêt – La côte Est comporte les régions de Manakara jusqu'à Manambondro – La côte Ouest regroupe les régions de Morondava jusqu'à Tuléar. La quatrième circonscription de l'Eglise luthérienne relève de l'Eglise Luthérienne unie d'Amérique (NLCA); sa cinquième circonscription relève de l'Eglise luthérienne libre (LMB) (Buchsenschutz, P, op. cit. p. 32, 34);

- Quatre églises protestantes en pierre (*tranovato*)[32] furent construites en Imerina (Ambatonakanga, Ambohipotsy, Faravohitra, Ambanin'Ampamarinana) à la mémoire des martyrs qui ont été torturés en ces lieux.

*** missionnaires:**

- De 1886 à 1894, le nombre des missionnaires ayant travaillé dans les régions de Tananarive et de Fianarantsoa est passé de 146 à 443[33]. Ces chiffres sont éloquents;

- Tamatave n'avait que 3 missionnaires travaillant dans le cadre de la Mission catholique en 1894 et 3 dans celui de la Mission anglicane avant 1895; l'Antsihanaka n'en avait que 3 à la même époque (*ibidem*, p. 5);

- La mission luthérienne au Sud de l'île comptait au total 140 missionnaires en 1937 (Buchsenschutz, P., *op. cit.* p. 34)

*** chrétiens:**

- La crainte de la «corvée religieuse» (*fanompoam-pivavahana*)[34], la condamnation chrétienne de toutes formes de discrimination (raciale...) expliqueraient en partie l'adhésion massive au christianisme; de 1867 à 1863, le nombre des convertis passait de 21 000 à 30 000 (*ibidem*, p. 165); en 1872, ils étaient au nombre de 253 000 (*ibidem*, p. 166). Selon Fagereng, E. et Rakotomamonjy, M. (*op. cit.* p. 61), le nombre des fidèles des églises protestantes s'élevait à 300 000 en 1897 et celui des églises catholiques à 70 000 à la même époque;

- Même s'il y a eu la séparation des affaires religieuses des affaires étatiques en 1913 et l'autorisation spéciale d'acquisition de terrain pour construction d'églises, le nombre des chrétiens[35] ne cesse d'augmenter: 591 000 en 1895, 950 000 en 1930

32. *La lettre mensuelle de Jureco*, LMJ, mai 1997, n° 125, 11e année, «130 ans d'Evangile» Antananarivo, p. 40 – 41.
33. P. Suau, *La France à Madagascar au XIXe siècle*, t.II, p. 319 cité par M. Esoavelomandroso, *op. cit*, p. 4.
34. P. Boiteau, *op. cit*, p. 165 et 167
35. E. Fagereng et M. Rakotomamonjy, *op.cit*, p. 75.

dont 127 293 luthériens[36], 1 760 000 en 1955. Certes, l'ébranlement du paganisme[37] fut un fait indiscutable mais

«... *les vieux Sakalaves constatèrent avec mélancolie que les croyances des pères n'étaient plus respectées*».

Et la survivance du syncrétisme malgache (en l'occurrence le *fitampoha* pour les Sakalava ou le *Fandroana* pour les Merina)[38] était réelle. Par ailleurs, la reine, par l'entremise de son porte-parole en 1835, était ferme en ce qui concernait l'interdiction aux missionnaires de porter atteinte aux us et coutumes du pays (Randriamamonjy, F, *op. cit.* p. 516)[39].

*** écoles du dimanche et écoles pastorales :**

Il y en avait en Imerina et dans le Betsiléo, à Tamatave et dans le Sud de l'île[40].

c) Oeuvre médicale

À Tananarive, la construction de l'hôpital de Befelatanana a eu lieu en 1896. À la même époque, la LMS attribuait à l'État l'hôpital de Soavinandriana. En 1899, les patients devaient payer les frais médicaux au responsable financier de l'Assistance Médicale Indigène. Le docteur Villette assurait la formation à l'Ecole de Médecine. De nombreux établissements spécialisés firent leur apparition : écoles des sœurs de Cluny, *Normal School*, Institut Pasteur d'Ambatofotsikely (Fagereng, E. et Rakotomamonjy, M., *op. cit.* p. 74 – 75 ; Ralaimihoatra, E., *op. cit.* p. 189, etc.). En outre, la province de Tananarive disposait de quatre hôpitaux supplémentaires (à Fenoarivo, à Arivonimamo, à Ambatolampy et à Tsinjoarivo) en 1901 (Ralaimihoatra, E. *ibidem*, p. 233).

Dans les provinces de Fianarantsoa et de Tuléar, les missions luthériennes ont ouvert deux léproseries dont une à l'intérieur et une à l'Ouest et deux hôpitaux dans les mêmes lieux (Buchsenschutz, P. *op. cit.*, p. 34). Il y avait aussi à l'intérieur un institut d'aveugles (*idem*).

d) Oeuvre artisanale (et manufacturière)

L'ouverture aux étrangers en général et l'anglophilie en particulier de Radama I ont permis à une vingtaine de jeunes Malgaches de suivre des cours d'initiation aux divers métiers aussi bien en Angleterre qu'à l'île Maurice conformément à l'une des clauses du traité de 1820. Dès son installation à Tananarive à la même année, la LMS fit venir quatre ouvriers-missionnaires : un charpentier, un forgeron, un tisserand et un tanneur-cordonnier. Quatre ans plus tard, en 1826, deux autres arrivèrent ; l'un, qui s'appelait Cameron, était chargé de la formation à l'Ecole artisanale d'Ambatonakanga où il avait plus

---

36. P. Buchsenschutz, *op. cit.* p. 34.
37. *Ibidem*, p. 28. Cf. aussi H. Deschamps, (1972) *Histoire de Madagascar*, Editions Berger-Levrault, Paris, p. 312 et E. M'Bokolo (1985), *L'Afrique au XXe siècle. Le continent convoité*, Edition du Seuil, Coll. Points, p. 45.
38. J. Dina, *op. cit*, p. 284 ; R. Decary, (novembre 1968), « L'activité missionnaire à Nosy-Be en 1847 » *in Bulletin de Madagascar* n° 270, p. 982, apporte une lettre du Père Finaz en juin 1847 dans laquelle celui-ci dit que les peuplades de Nossi-Be « *reconnaissent un seul Dieu et ont quelques superstitions...* ».
39. H. Raharijaona, (février 1969), « Codification, coutumes et développement » *in Bulletin de Madagascar*, n° 273, p. 194. Il cite l'article 263 du code des 305 articles dit Code de 1881 qui fait mention de cette disposition.
40. P. Buchsenschutz, *op. cit.* p. 34 : 1 école pastorale et 1 412 écoles du dimanche. F. Koerner (1999), *op. cit*, p. 166 : effectifs des écoliers de dimanche en 1910 : Imerina : 22 714, Betsileo : 6961, Sihanaka : 1583.

de 600 apprentis. Du côté français, Louis Legros, constructeur de bâtiments et entrepreneur, construisit le palais royal de Soanierana (Fagereng, E. et Rakotomamonjy, M., *op. cit.* p. 41 – 42 ; Boiteau, P. *op. cit.* p. 95 ; Randriamamonjy, *op. cit.* p. 606)[41].

En somme, nous avons eu à Madagascar des œuvres missionnaires à deux vitesses également car, comme nous le rappelle Esoavelomandroso, M, *op. cit.* p. 8, « *le centre du royaume est favorisé alors que la périphérie est sacrifiée* ». Les hautes terres centrales ont eu des avantages en matière d'infrastructures, d'éducation religieuse, scolaire, artisanale et médicale.

2 - La mission au service de la colonisation

Aux actions historiques de la mission s'ajoutent celles de la colonisation. Mais la colonisation commençante lança deux formes d'appel à collaboration aux missions, l'une explicite, l'autre implicite. En fait, Gallieni a demandé expressément à la Société des Missions évangéliques de Paris de

« *... relayer les missions anglaises qui quittèrent la grande île en 1897 en remettant temples et écoles à des Français* », (Ralaimihoatra, E., *op. cit*, p. 234).

La seconde forme de collaboration est plutôt indirecte puisque

« *... le loyalisme des missionnaires étrangers à l'égard des autorités françaises a toujours été effectif et a même été reconnu par les autorités françaises successives :*

– avant l'arrivée du Général Duchesne, ils ont prêché le calme et la soumission ;

– au résident Laroche, il ont fourni des renseignements sur les mouvements des rebelles ;

– avant le décret de Gallieni, ils ont introduit le français dans leurs écoles. Rapport pp. 8- 10 » (Zorn, J-F, *op. cit.* p. 204).

3 - Relations économiques essentiellement bilatérales

Il faut noter que les deux formes de collaboration entre ces deux missions dites non-coloniales et coloniales s'étendaient à d'autres domaines tels que les travaux publics, l'économie, etc. Afin de réduire le coût exorbitant du transport à dos d'homme entre Tananarive et Tamatave et d'assurer le transport des produits importés ou exportés au port de Tamatave, du riz, etc., Gallieni avec l'aide de la société des Batignolles, la Société des militaires et la Mission Roques, construisit le chemin de fer reliant Tananarive – Tamatave (Ralaimihoatra E., *op. cit.* p. 237). Dans ce même ordre d'idées, Gallieni supprima les droits de 10 % sur les produits français et demanda à la Maison de Lyon de fabriquer des tissus de « type anglais » mais à bas prix. Le réseau routier reliant Fort-Dauphin à Diego fut achevé en 1900. Au début du XXe siècle, Madagascar était un vaste chantier de construction et d'exploitation : agriculture au stade familial, culture de subsistance au centre, petites plantations complétées par la cueillette des produits forestiers à l'Est, travail pastoral à l'Ouest, pratique généralisée de métiers fondés sur l'emploi de matières premières locales, exploitation minière se limitant quasi exclusivement à celle de l'or dont on surévaluait les réserves *(ibidem*, p. 235).

41. On mentionne aussi parmi la liste des pionniers de l'œuvre artisanale et manufacturière, le jardinier et botaniste tchèque Bojer (P. Boiteau, *op. cit*). Des animaux et des plantes d'origine européenne furent également introduits à cette époque (*idem*).

Devant prouver « *les bienfaits de la civilisation* »[42] comme en Afrique occidentale (en Algérie, en Tunisie au Maroc) tout en étant soucieuse de transformer économiquement la grande île afin qu'elle devînt un marché français, la France a réalisé des progrès économiques[43] tangibles à Madagascar mais le but (non)avouable était

« *... de l'ouvrir largement aux colons, et de satisfaire les besoins de la population en développant son commerce avec la France. Cette politique réservait la priorité aux échanges* » (Ralaimihoatra, E., *op. cit.* p. 235).

En dépit de la mainmise commerciale des Anglais, des Allemands et des Américains à Tamatave, les relations économiques et commerciales des Malgaches sont pour l'essentiel tournées vers la métropole. Il est clair que la bourgeoisie malgache de l'époque était gênée dans ses activités par le régime colonial (Boiteau, P., *op. cit.* p. 289). De surcroît, les disparités économiques régionales étaient manifestes. À titre d'exemples, citons la délivrance de patentes par province en 1925 :

Tableau 3

Tananarive	Tamatave	Fianarantsoa	Majunga	Tuléar
21 311	7 210	5 794	5 134	2 975

(*ibidem*, p. 289)

Second exemple : parmi les 300 personnalités malgaches des secteurs industriel, commercial et tertiaire que cite l'Annuaire Noria, il y en a 197 qui résident à Tananarive, 18 à Antsirabe et 12 à Ambositra ; par conséquent, les cinq sixièmes environ de la bourgeoisie malgache seraient localisés dans les hautes terres centrales (*idem*).

4. Espaces humanisés et espaces délaissés

Que pouvons-nous tirer de toutes ces actions historiques et transformatrices dont les protagonistes ont été les missionnaires et les colonialistes français ? Par rapport à leurs modes d'occupation spatiale / régionale, il se trouve que sur les hautes terres centrales[44],

---

42. E. Grosclaude, (1913), *Les progrès de Madagascar* – Conférence faite à l'école coloniale le 25 février 1913, ronéo, Tananarive, p. 23.

43. *Ibidem*, p. 19 – 26, P. Boiteau, *op. cit.* p. 194 – 357 ; E. Ralaimihoatra, *op. cit.* p. 235 – 240, etc.

44. Fianarantsoa, signifie littéralement *lieu où l'on apprend (facilement) les bonnes choses*. Par ailleurs, de nombreux témoignages sont élogieux à l'égard des Hovas vers la fin du XIXe siècle :
– Mayeur cité par A. Grandidier, *Congrès des sociétés savantes*, 18. 04. 1896, Paris, *in* P. Boiteau, *op. cit.* p. 70 : « *Le sol de ces montagnes qui sont entièrement nues et arides, et ce n'est qu'au prix d'un travail pénible et opiniâtre que les Hova, qui n'épargnent pas leur peine, arrivent à en tirer parti ; leur activité, leur persévérance, leur habileté à diriger les eaux nécessaires à l'irrigation des rizières sont tout à fait dignes d'éloges* » ;
– G. S. Chapus, « Quatre vingt années d'influence européennes en Imerina », *Bulletin de l'Académie malgache*, 1925 : capacité d'extraction de fer des gisements abondants, habileté dans l'industrie des métaux, aptitude à forger du fer dans les brasiers, tissage des rabanes et de chapeaux par les femmes, fabrication des nattes et surtout des étoffes de coton et de soie grossière et du fameux *lambamena* dont les Imeriniens se servent pour ensevelir leur morts ;
– Copalle, 14 juin 1825, cité par P. Boiteau, *op. cit.* p. 100 : soif de connaissances, soif de lire, d'être scolarisé sans distinction d'âge ;
– *L'opinion publique*, n° 64 du jeudi 18 février 1892, p. 1, article signé par Demos, cité par M. Esoavelomandroso, *op. cit*, p. 36. Le journaliste parle des Anglais et des Français qui envoient des instructeurs en Imerina en ces termes ; « *ils cherchent à qui mieux-mieux, à se faire bien voir ou à diriger la puissance dominante, en se consacrant exclusivement à elle. Tout pour Tananarive et les Hovas, tel est le mot d'ordre suivi par tous les instructeurs européens ; à eux seuls la science à tous les degrés, tandis que les autres indigènes, ne peuvent dépasser l'instruction la plus élémentaire* ».

« *Là, de nombreux temples et églises sont érigés, d'importantes œuvres de bienfaisance (hôpitaux, léproseries) créées, de multiples ateliers montés et plusieurs écoles implantées, dont les plus prestigieuses forment les fonctionnaires royaux et les évangélistes* », (Esoavelomandroso, M, *op. cit*, p. 3).

Hormis quelques pôles économiques régionaux, il arrive encore que les hautes terres figurent parmi les pôles économiques prioritaires. Ainsi, les espaces sociaux entourés (spirituellement, intellectuellement et matériellement) ont connu un essor comparativement aux espaces sociaux délaissés[45].

IV - LA FACE CACHEE DU MIROITEMENT

1 - Mutisme de complicité, corruption et mercantilisme

Nul ne peut contester le processus social enclenché par les secteurs principaux du changement social au début du XXe siècle à Madagascar : le taux de mortalité a considérablement chuté grâce au progrès de la médecine ; le nombre d'habitants est passé de ce fait de 2 500 000 en 1900 à 5 600 000 en 1962[46] - la fréquentation scolaire a augmenté : on est passé de 146 000 élèves en 1882 à 171 000 élèves en 1945,[47] etc. Richemont[48] a parfaitement fait le point de la situation :

« *Nous ne nous présentons pas en conquérant, notre Entreprise a le véritable cachet de l'époque, civilisatrice, pacifique, industrielle et commerciale ; elle répond aux vœux de notre commerce, comme aux besoins de Madagascar* ».

Toutefois, n'y a-t-il pas acte anti-missiologique lorsque

« *Les Anglais ne disent mot des entrepôts qui occupent le bas du palais de Manjakamiadana... on y entasse les marchandises de la douane* (D. Atam, Laffont, 116b, 1872). *Ils ne sont pas sans savoir l'aspect mercantile des activités des grands, mais ne les évoquent jamais, gênés qu'ils sont à l'idée que bien des cadres chrétiens sont aussi gros propriétaires d'esclaves ou prêtent de l'argent à des taux usuraires. Eux-mêmes s'enracinaient dans le monde de la boutique, mais ils ont, en venant à Madagascar, réussi une promotion sociale* » (Raison- Jourde, F. 1991, *op. cit*, p. 657).

ou encore lorsque :

« *... ces Merina, officiers, soldats, commerçants ou cadets de famille venus superviser l'exploitation de leurs domaines... érigent un temple, par nécessité ou par habitude, là où ils vivent...l'effort d'évangélisation entrepris par l'oligarchie merina risque de ne toucher que les Merina* ». (Esoavelomandroso, M. *op. cit.* p. 22).

2 - Disproportion numérique et régionale des agents d'évangélisation

La missiologie en soi est un acte philanthropique, charitable mais les missionnaires ont été, nous l'avons vu, inégalement répartis or ils ont été de véritables agents de changement ; ces agents d'évangélisation constituent en un certain sens :

45. On pourrait établir une certaine analogie avec ce qui s'est passé dans la région de Stanleyville (Congo) au temps de la colonisation : « *d'un côté les civilisés kisungu selon la conception des Européens, d'un autre côté, les traditionalistes kisendji selon le désir des ancêtres* », G. Balandier, 1971, *op. cit.* p. 271.

46. E. Fagereng et M. Rakotomamonjy, *op.cit*, p. 75

47. P. Boiteau, *op. cit.* p. 302

48. Richemont, *Rapport au Conseil d'Administration* du 1er juillet 1863 cité par R. Girault, (1952) *La charte Lambert et la pénétration économique des Français à Madagascar pendant le Second empire*, mémoire en vue de l'obtention du Diplôme d'études supérieures d'Histoire sous la direction de Ch. A. Julien, p. 237.

«...les acteurs et les groupes dont l'action est animée par des buts, des intérêts, des valeurs, des idéologies qui ont un impact sur le devenir d'une société». (G. Rocher, 1968, *op. cit.*, p. 26).

3 - Christianisme et progrès universel : entre déstructuration et restructuration sociales

Quelles lectures pourrait-on faire de ces mutations survenues dans la société malgache ? L'apparition du salariat (Boiteau, P. *op. cit.* p. 166), l'attirance par l'éclat de la prospérité matérielle (Raison-Jourde, F, 1991 : 645), l'attribution d'une trentaine de concessions à des étrangers (Boiteau, P. *op. cit.* p. 194), le capitalisme européen subordonnant tout aux profits et pertes (Raison-Jourde, F, *idem*, p. 657-658) n'ont-ils pas eu un effet axiologique de taille ? Les valeurs ancestrales reposant sur l'entraide, le *fihavanana*, sont-elles compatibles avec ce matérialisme et cet individualisme[49] naissants ? Comment intégrer les quatre coins de l'île au processus de modernisation[50] alors qu'il y avait à cette époque une hétérogénéité de profils économiques des régions ? La société malgache étant une société (en grande partie) évangélisée et par la suite colonisée, a souffert au moins de trois obstacles / faiblesses : *«c'est une société périphérique, déséquilibrée et inhibée»* pour reprendre les mots de G. Rocher (1968, *op. cit.* p. 238-240). *Primo*, périphérique ou plutôt périphérique à deux niveaux puisque la société malgache est d'abord à la périphérie d'un cercle dont la société colonisatrice métropolitaine serait le centre[51], ensuite, les espaces faiblement humanisés se trouvent aux alentours des espaces « fortement » entourés et représentés globalement par les hautes terres centrales. *Secundo*, déséquilibrée car, nous l'avons analysé, elle comporte des secteurs diversement développés, le reste de la société demeure en outre traditionnel au sens plein du terme. Ce qui entraîne une certaine désorganisation de celle-ci[52]. *Tertio*, inhibée puisqu'elle pâtit d'un sentiment d'infériorité et d'incapacité, s'agrippant au passé, le mythe ou l'utopie ; c'est le « retraitisme » ou l'immobilisme dont parlent les psychologues sociaux. On s'exprime aussi dans le langage du développement par *wait and see* pour décrire cette situation.

POUR CONCLURE

Reconnaissons que les acteurs sociaux de l'évangélisation et de la colonisation ont accompli une tâche sociale importante. La tangibilité du progrès socio-économique au début du XXe siècle est néanmoins teintée de « centralisme », de « préférences régionalistes ». Le développement inégal des régions[53] et la recomposition des couches sociales *(idem*, p. 274) de l'époque semblent imprimer des résurgences contemporaines.

Du fait que le christianisme *«détermine l'a-normalité des autres manières de faire et de penser»* (Raison-Jourde, F. 1991 : 633), il revêt alors un caractère aliénant. Esoavelomandroso, M. (*op. cit.* p. 31) partage aussi l'opinion de F. Raison-Jourde,

49. G. Balandier, *op. cit.* p. 223
50. G. Rocher, *op. cit.* p. 190
51. Voir la note 9.
52. Malgré la destruction de l'hégémonie hova, la francisation de ce qui était hova et anglais (E. Ralaimihoatra, *op. cit.* p. 212, 233), les efforts de démolition des structures traditionnelles (idem, p. 238)... la politique d'assimilation menée par Gallieni a échoué.
53. G. Balandier, *op. cit.* p. 221.

citée ci-dessus. Mais en réalité, les valeurs chrétiennes transmises par les évangélistes, l'appréhension nouvelle du monde et le développement de la rationalité aux plans pragmatique et cognitif transmis par les instituteurs et les formateurs à l'école ont, intrinsèquement, une dimension quasi paradoxale :

– d'un côté, ces enseignements socialisent

« *... à des normes universalistes et spécifiques de jugements et de rapports sociaux* ». (Rocher, G. *op. cit.* p. 207)

– de l'autre, ces enseignements en général et les écoles en particulier constituent un instrument d'émancipation des colonisés lettrés puisque

« *l'école leur fournit les armes linguistiques, techniques, et intellectuelles nécessaires pour contester la domination politique de la France* ». (Bakary, T. D. 1993 : 77)[54].

Il n'est pas étonnant dans ces conditions qu'à l'aube « civilisatrice »[55] de la colonisation une minorité agissante (Moscovici, 1970 cité par Fischer, G.N, 1992 : 210 et 221-222)[56] d'intellectuels (les fonctionnaires, les employés de commerce, les jeunes des Ecoles de médecine Le Myre de Vilers recrutés au sein de la VVS...) voire de religieux (le pasteur Ravelojaona, le père Venance Manifatra...) malgaches donnait du fil à retordre aux colonisateurs.

La conception de Weber[57], qui considère la sociologie comme science de l'histoire comparée et explicative, s'est particulièrement révélée féconde dans cette modeste contribution à l'étude des répercussions de la dynamique sociale au début du XXe siècle, laquelle fut savamment orchestrée par les missionnaires du XIXe siècle et par les métropolitains jusqu'à l'octroi de l'indépendance de Madagascar.

54. T. D. Bakary, (1993) « Systèmes éducatifs, stratification sociale et construction de l'État » in C. Daniel et A. A. Kirk-Greene, (sous la direction de), 1993, *États et sociétés en Afrique francophone*, Economica, Paris. p. 71-87.

55. A. Moumouni, (1964) *L'éducation en Afrique*, Maspéro, Paris, p. 54 cité par T. D. Bakary, idem, p. 74. Il rapporte les propos du gouverneur général Paul Brévié : « *Le devoir colonial et les nécessités politiques et économiques imposent à notre œuvre d'éducation une double tâche : il s'agit d'une part de former des cadres indigènes qui sont destinés à devenir nos auxiliaires dans tous les domaines, et d'assurer l'ascension d'une élite soigneusement choisie, il s'agit, d'autre part, d'éduquer les masses, pour la rapprocher de nous et transformer son genre de vie...* », souligné par nous, voir I.1, 2, 3. Gallieni a aussi tenu le « même » langage en 1896 à Madagascar.

56. G. N. Fischer, 1992, M. Weber, (1963).

57. M. Weber, (1963) *Le savant et le politique*, Coll. 10/18, Paris, p. 45.